
3 1761 06565657 1

COLLECTION DE

L'ALGÉRIE ARTISTIQUE & PITTORESQUE

RODOLPHE REY

CONSTANTINE





ALGER

J. GERVAIS-COURTELLEMONT & Cie, ÉDITEURS D'ART

6, Boulevard de la République — 14, Rue des Trois-Couleurs

[illegible]



CONSTANTINE



CONSTANTINE

Constantine, la « cité aérienne », la « cité du ravin » — « Belad-el-Haoua », ainsi qu'El Bekri la surnomme.

Quel formidable coup de cimeterre, tailla dans le roc à vif ce grandiose nid d'aigle et le poussa menaçant sur la plaine ?

Couverte de ses maisons comme des pans d'un burnous, dont la Kasba serait le capuchon — (c'est la comparaison arabe) — l'énorme pierre plate, aux rebords escarpés, semble dresser vers l'horizon comme une immuable menace. Et de tous temps, vautours et bandits se sont disputés ce repaire. Et Numides, Berbères, Arabes, Turcs, tout ce que l'humanité a produit de races violentes, de races avides de pillage et de sang — se sont bataillés pour la possession de cette roche. Constantine a vu plus de siéges qu'aucune ville au monde — peut-être jusqu'à 80. Et à toutes ces révolutions, à tous ces assauts, elle a survécu, toujours fière, dressant pour guetter l'horizon ses tours, ses minarets et ses remparts massifs, recouvrant sans cesse ses ruines de maisons nouvelles qui se serrent comme des écailles sur un dos géant.

De trois points on la domine : du Coudiat à l'Ouest, du Mansoura à l'Est et au Nord de la croupe de Sidi Mçid. Mais s'il est aisé de la contempler du dehors et de l'envier, s'en emparer est une autre affaire. De toutes parts elle est inaccessible, sauf à l'Ouest, où, comme un pont levis tombé de ses fortifications séculaires, une chaussée naturelle la joint au contrefort du Coudiat Aty. Ailleurs

elle surplombe la plaine et les ravins ou se sépare des plateaux qui l'avoisinent par les gorges sauvages du Rhummel.

On a comparé la forme de Constantine à un trapèze dont les angles regarderaient les quatre points cardinaux. Au Sud-Est, du côté de la grande base, si l'on se place sur les hauteurs du Mansoura, au dessus de la ligne du chemin de fer de Bône et de Sétif, on voit, au-delà du ravin, la ville s'étaler sur le plat du rocher. Et tout cet amas de maisons, petits cubes blancs, coiffés de briques grossières, semblent glisser sur la pente d'un rebord à l'autre, du sommet de la Kasba, au Nord, jusqu'à la pointe de Sidi Rached au Sud, entraînant pêle-mêle, dans leur dégringolade, les gros édifices publics. Mais à Sidi Rached, la coulée s'arrête et, devant l'abîme à pic, les maisonnettes arabes se retiennent et s'accrochent; et pressées, amoncelées en désordre, elles semblent reculer devant le gouffre béant.

A cet endroit, le Rhummel grossi du Bou Merzoug, vient buter contre le coin de falaise et ne pouvant ni l'entamer, ni reculer, ni se jeter à gauche, s'engage à droite en bouillonnant dans la fissure étroite, aux parois déchiquetées. Jusque-là, en approchant de la ville, la rivière promène assez paisiblement — sauf pendant la saison des pluies — son eau claire entre des bouquets de verdure noirâtre; elle coulait sans grand bruit sur un lit semé de galets énormes, émergeant par endroits et qu'on dirait lancés du haut de la ville pour lapider un géant. Maintenant emprisonnée dans ces inébranlables murailles, la rivière se fait torrent : elle saute, éclabousse la pierre, se tord en des remous écumeux; mais elle suit la longue et profonde crevasse, lui arrachant à peine quelques débris.

De loin, on remarque difficilement la fente. De près, on ne peut y plonger le regard sans un frisson de vertige; et l'on évoque, le cœur serré, toutes les vies humaines englouties dans ce gouffre. Aventuriers audacieux, grimpant la nuit aux aspérités de la roche et tentant de prendre par surprise l'imprenable cité; condamnés innocents ou coupables, femmes accusées d'adultère, esclaves de harem cousues la nuit dans un sac sur un signe du maître irrité; amoureux incompris, désespérés de la vie... combien ont tournoyé dans le vide, les cheveux au vent, les bras rejetés en arrière! et les beaux corps souples, à la peau blanche, aux harmonieux contours, et les bras musculeux et les poitrines velues, se sont également brisés dans l'ombre humide du fond. N'est-ce pas leur sang qui donne à la pierre ces reflets rougeâtres? N'est-ce pas leur chair qui pend en lambeaux aux aspérités du roc? N'entend-on pas monter leur plainte dans le bruit sourd du torrent?

Deux ponts franchissent aujourd'hui le Rhummel : il y en eut autrefois bien davantage dont on retrouve encore les amorces sur la crête des gorges. Au bas de la pointe de Sidi Rached, l'unique arche en pierre du « Pont du Diable » joignant deux chemins à flanc de falaise. Celui de droite remonte au Mansoura en

longeant une source thermale : il en est tant dans ces rochers ! L'eau jaillit dans une chambre voûtée pour retomber dans un bassin carré; et l'indigène qui a la propreté de sa religion plutôt que la religion de la propreté, y vient sans cesse baigner son corps maigre.



« El Kantara » « le Pont » par excellence, relie la gare sur le plateau du Mansoura à la rue Nationale, grande artère centrale de la ville. La gigantesque arche en fer a remplacé les piliers d'origine romaine reconstruits par Salah Bey ; ils s'étaient écroulés en 1857, avec la conduite d'aqueduc, pour la plus grande satisfaction de notre fierté nationale. L'ancien pont n'illustrait point, en effet, une page bien brillante de l'histoire de notre conquête. Nos troupes s'y engagèrent sous le feu de l'ennemi et durent battre en retraite, en 1836, lors de cette première attaque si malheureusement dirigée contre Constantine par le maréchal Clauzel. La ville ne devait pas braver impunément nos armes ni avoir bien longtemps raison de nos soldats. C'est ce que devaient lui apprendre l'année suivante, de leur grosse voix brutale, les canons du lieutenant-général Valée.



Depuis El Kantara jusqu'à sa sortie des gorges au Nord, le Rhummel disparaît successivement sous trois voûtes. On dirait des ponts naturels, aux arches grossières mais puissantes, au large tablier rocheux de 50 à 100 mètres — des ponts que le torrent se serait édifiés à lui-même.

impérissables, pour narguer ceux des hommes dont il a si souvent charrié les débris. Le soleil, en plein midi, visite ces cavités d'ombre, y promène ses traînées lumineuses, y plaque de grands reflets clairs.

Enfin, le torrent débouche dans la plaine. Les murailles de Titan s'écartent devant lui. Vue du Mansoura à travers l'entrebâillement formé par le Mçid à droite, la Kasba à gauche, l'étendue vaporeuse et bleuâtre donne l'illusion d'une mer. Et le Rhummel s'y précipite en cascades échelonnées, sautant les rocailles, remplissant les bassins et semblant entraîner dans le bouillonnement de son eau furieuse la coulée de pierre sur laquelle il débouche. On le traverse alors sur une passerelle en bois; et ce large plancher où deux chevaux peuvent marcher de front paraît, des remparts de la ville, la paille jetée sur un filet d'eau par la colombe de la fable, pour le salut d'une fourmi.

Au delà du pont, à droite, une route en corniche, taillée dans le roc par la main-d'œuvre militaire, monte dans les hauteurs du Mçid. A 400 mètres, les trois sources de l'établissement thermal sourdent à 33 degrés dans des grottes; ces eaux sont sulfureuses, alcalines, ferrugineuses et tout ce que l'on voudra. Comment tant de vertus ne les rendraient-elles pas efficaces ? Aussi dans toute la population leur vogue n'est-elle point contestée.

Les indigènes se trempent dans des bassins naturels où le grouillement de leurs épaules et de leurs crânes tout ras produit l'effet de morceaux de chocolat fondant dans une énorme marmite. Le mercredi, jour réservé aux femmes, sur la route se croisent des bandes de Mauresques, empaquetées dans leurs « haïcks », ne découvrant que l'œil, leur œil noir de gazelle si bête et si grand. Passent aussi des groupes de Juives, raides dans leur cuirasse brodée d'or, avec ces manches de gaze à travers lesquelles on voit le bras qui palpite; le bras est de satin, rond et ferme : la Juive a 15 ans; la Juive en a 30 : c'est une informe masse de chair blafarde, monstrueuse à l'épaule. Et les Juives se causent en miaulant, et les Mauresques rient aux éclats ou lancent des « you-you » sonores; et tout ce monde féminin s'ébat loin du regard des mâles avec l'entrain bruyant de prisonnières auxquelles on viendrait de donner la clef des champs.

C'est une mode aussi pour les Européens de venir de temps à autre en partie fine à l'établissement thermal de Sidi Mçid. On y prend son bain, le matin, dans les immenses piscines aménagées pour éviter à « l'infidèle » le contact assez malpropre du « vrai croyant. » Puis on déjeune dans un jardin d'une exquise fraîcheur, où le grenadier pousse avec l'oranger dans un sol gras, fertilisé sans doute par le voisinage des sources.

Au-dessus de l'établissement thermal la route, par un lacet gracieux gravit la pente et gagne la pépinière après l'hôpital civil. On monte, on monte toujours. A ces hauteurs le vent souffle sans relâche, froissant la bruyère et sifflant dans les branches de sapins. Encore quelques minutes d'ascension; la route débouche à



son dernier tournant devant des murailles massives : une sorte de fort où loge la compagnie de discipline du 3e régiment de tirailleurs. Ce point culminant des environs de Constantine forme un étroit plateau, s'avançant en promontoire à gauche sur la plaine, qu'il surplombe à pic d'une immense hauteur. Au bout du rocher, sur une sorte de rond-point, le regard plonge de dessous une tonnelle et se promène ébloui sur l'horizon sans fin. En bas les choses sont toutes petites, estompées par la vapeur. Est-ce le Rhummel ce serpent qui se promène dans les prés, reluit au bas des jardins et s'éloigne des gorges, tranquille, comme s'il avait épuisé ses forces à les ronger inutilement ? Dans le lointain les montagnes font à la plaine un collier bleu et le soleil inonde le paysage de son implacable lumière.

Le petit plateau battu des vents que rien n'anime maintenant, sauf quelque veste bleue de tirailleur flânant dans le potager du capitaine, se transforme au printemps à la fête des vautours. Alors y viennent camper pendant deux jours des hordes de négros accourus des environs et même de bien loin dans la province. Tous ces corps d'ébène où la sueur met des couches de laque, vont s'accroupir sur l'herbe drue de la roche dans une indescriptible promiscuité. Par famille on s'établit, entassés, amoncelés dans cet étroit espace. Les hommes causent entre eux bruyamment en secouant leur coiffure de fête, longue « chéchia » toute cousue de coquillages, ou bien grimaçant, et grinçant leurs dents blanches ils dansent sur un pied des rythmes lents. Les femmes hideuses sous leurs cotonnades à rayures de ton criard, cuisent dans des marmites en terre, entre deux cailloux, d'innommables fricots, des beignets jaunâtres qui nagent dans une huile puante, des piments cramoisis qui brûlent comme le feu. Les enfants presque nus gambadent, s'égratignent, se roulent par terre avec des cris stridents. Les moutons et les chevreaux attendent, en bêlant, qu'on les égorge la tête tournée vers le levant, qu'on les force à regarder pour mourir. Et sous ce ciel d'un bleu dur, dans le miroitement de l'air baigné de lumière, le rouge et le jaune des étoffes, le noir des peaux, le blanc sale des toisons étalées sur l'herbe dans la plume éparse des volailles, les pelures de légumes et les écorces de fruits font des bariolages heurtés où l'œil se débauche.

Vers le soir, quand la plaine se teint de violet, quand le soleil s'abaisse en des nuages de nacre, hommes, femmes et enfants se rapprochent des rebords du rocher. Alors commence un charivari effroyable : le son des larges tambourins se mêle au choc aigu du fer des castagnettes. Ceux qui n'ont pas d'instruments frappent sur ce qui est à leur portée avec une pierre, avec un bâton. Les femmes hurlent la tête renversée et les yeux mi-clos avec des tremblements du gosier qui semblent des râles de fauves.

... Et de l'horizon, dans la pourpre du couchant on voit monter des choses noires : cela sort de partout, s'élevant isolément dans le ciel avec des courbes lentes. Le point grossit, on distingue des ailes. Enfin les premiers vautours vien-

nent en tournoyant s'abattre sur la crête. Par centaines, par milliers il en vient il en vient toujours, qui se posent à côté des autres. D'abord ils hésitent, frémissant sur leurs pattes courtes, le bec en avant, secouant leurs plumes. Puis ils s'avancent en voletant, se poussent, se bousculent et s'établissent enfin sur les débris empestés du festin. Avec des gloussements rauques ils se battent, s'arrachant les morceaux et traînent dans l'herbe les entrailles. Longtemps ils savourent avec des ondulations de leur cou pelé ce repas de charognes que les négros leur offrent. Sur le rebord du rocher, ils digèrent, en se lissant les plumes du bec où pendent des lambeaux saignants... Puis le ciel s'assombrissant, un à un ils s'envolent ; un instant ils prennent le vent, les ailes étendues, planant en rond au dessus de la



LES BENI RAMASSÉS



LA PLAINE

roche ; puis, en jetant un dernier cri, ils filent et disparaissent enfin dans le lointain, ensevelis dans la nuit tombante.

. . . .

. . . .

En dehors des ponts jetés sur le Rhummel, par où pénétrer dans Constantine ? Le fait est qu'on n'a guère le choix des accès. La face Nord-Ouest, il est vrai, la petite base du trapèze ne prête pas comme l'opposée d'aussi raides parois. Sa pente y est praticable, sauf au-dessous de la Kasba, où des pans de rocaille semblent taillés à coups de hache. Sur cette pente la route de Philippeville dessine ses zig-zag. Encore faut-il pour monter de ce côté que les murailles qui le dominent ne soient pas garnies de défenseurs. Aussi n'est-ce point par là, mais par la chaussée du Coudiat-Aty, la « brèche », que nos troupes entrèrent dans la ville en 1837.

Mémorable entre les plus glorieuses opérations de nos campagnes d'Afrique, ce siège, s'il eut été moins meurtrier, eut paru conduit dans un décor de grand-opéra.

La ville et son bey, le féroce Hadj Ahmed, défendaient leur indépendance, leur race et leur religion contre l'envahissement triomphant d'une civilisation nouvelle. Ils allaient se battre avec cette rage des désespérés qui tuent pour ne pas mourir. Encouragés par le succès remporté l'année précédente sur les troupes du maréchal Clauzel, ils espéraient avec l'aide d'Allah voir leur rocher se secouer sous l'assaut des infidèles et rejeter dans le torrent leurs corps mutilés. Donc après avoir prié pieds nus dans les mosquées, les combattants s'étaient postés tout autour des murailles sur le bord du gouffre, près des canons chargés jusqu'à la gueule.

Nous Français, nous luttions pour venger les nôtres dont le sang empourprait presque encore les eaux du Rhummel. Pour le salut de notre conquête ce foyer de fanatisme et de résistance obstinée devait tomber en notre pouvoir.

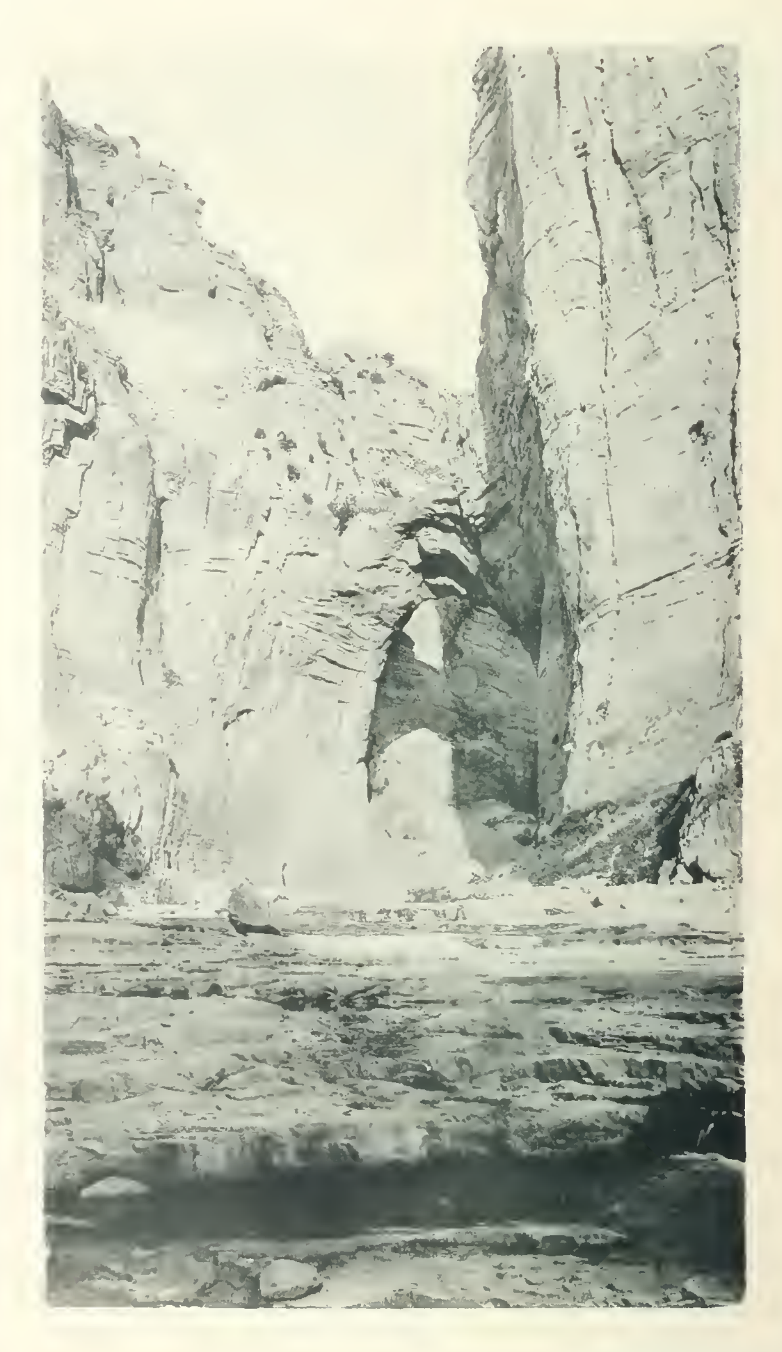
C'est pourquoi le 6 octobre 1837 le général Damrémont amenait devant la cité rebelle 10,000 hommes avec une artillerie de siège et de campagne de 33 bouches à feu.

« La première colonne — dit un témoin du siège, l'auteur des Annales Algé-
» riennes, Pélissier de Raynaud — arriva sur le plateau de Mansoura à 9 heures.
» Le gouverneur général se porta aussitôt en avant pour observer la ville et en
» reconnaître les abords. Constantine se présentait comme l'année précédente,
» hostile et décidée à une résistance énergique : d'immenses pavillons rouges
» s'agitaient orgueilleusement dans les airs que les femmes, placées sur le haut
» des maisons, frappaient de leurs cris aigus, auxquels répondaient par de mâles
» acclamations les défenseurs de la place. Bientôt le son grave du canon répété
» par des milliers d'échos, vint se mêler aux cris de ces créatures humaines, et
» de nombreux projectiles habilement dirigés, tombèrent au milieu des groupes
» qui se présentaient sur la crête du ravin par lequel Constantine est séparée de
» Mansoura. »

L'artillerie sous les ordres du général Valée eut promptement trouvé son emplacement. Trois batteries établies sur les flancs du Mansoura prirent d'enfilade et de revers les batteries ennemies du front d'attaque ainsi que celui de la Kasba. Les

batteries de brèche furent installées au Coudiat-Aty ; des attelages de 40 chevaux y amenaient péniblement les lourdes pièces de 24.

Au bout de cinq jours passés de notre côté en préparatifs formidables, en reconnaissances et en feux d'essai, — du côté des indigènes en fusillades et en sorties sans résultat, le général Damrémont avant de lancer les colonnes d'attaque, voulut offrir à l'ennemi une capitulation. Un soldat du bataillon turc fut chargé de porter le message. Dans le silence de la poudre il s'approcha des remparts en agitant les bras : les assiégés le hissèrent avec des cordes. De vingt-quatre heures il ne reparut pas. Enfin on le revit sur la crête des murailles dont il redescendit comme il y était monté. Amené devant le général il lui transmit cette orgueilleuse réponse : « Il y a » à Constantine beaucoup de » munitions de guerre et de » bouche : si les Français en » manquent, nous leur en en» verrons. Nous ne savons ce » que c'est qu'une brèche ni » une capitulation. Nous dé» fendrons à outrance notre » ville et nos maisons. Les » Français ne seront maîtres » de Constantine qu'après avoir » égorgé jusqu'au dernier de ses » défenseurs. »



LE RHUMMEL A SIDI M'CID

Mais la vraie réponse, la plus expressive, celle qui rendait le mieux la sauvage obstination de l'ennemi, c'était le boulet qui devait, quelques instants plus tard, coucher à terre, près de la batterie du Coudiat, le cadavre broyé du général Damrémont. Ce brave officier, téméraire peut-être pour un chef suprême, tombait en face

de la brèche qui, d'heure en heure grandissante, allait bientôt livrer passage à l'irrésistible élan de nos soldats. Sur son corps tiède encore, le général Perrégaux, penché pour un suprême adieu, roulait bientôt lui-même, frappé d'une balle au front. Une pyramide rappelle maintenant au passant cette mort trouvée, par une ironie du sort, au seuil même de la victoire.

Le général Valée, auquel avait aussitôt passé le commandement, reçut en même temps des propositions d'Hadj Ahmed pour la reprise des négociations si brutalement interrompues. Le bey tenait la campagne avec une partie de ses troupes, mieux assuré hors de la ville d'une fuite que la haine de ses sujets pouvait, en cas de défaite, rendre plus nécessaire encore que l'emportement de nos soldats. Il lui fut répondu par le général qu'il lui fallait la ville ou qu'il donnerait l'assaut.

Cette proposition n'eut pas de suite et l'assaut eut lieu le lendemain. Le 13, à sept heures du matin, la première colonne, le colonel Lamoricière en tête, s'élançait sur la brèche. La fusillade éclata, déchirante, puis s'éteignit rapidement ; et dans la fumée, au bruit du râle des mourants, du coup mat des crosses s'abattant sur les crânes, le capitaine Gardereus planta au sommet du mur le drapeau tricolore. A travers les rues tortueuses et sombres, sur les pavés pointus où l'on glissait dans le sang, ce fut alors une lutte d'homme à homme, et, sous le feu des « moukalas » dont les canons minces s'allongeaient par tous les trous et toutes les fentes, le duel de la bayonnette et du yatagan. Les détachements se suivaient, des troupes fraîches venant sans cesse soutenir les premiers combattants; et l'on se disséminait par groupes dans les ruelles, sautant les marches d'escalier, enjambant les poutres et les pavés, enlevant une à une les barricades improvisées, clouant d'un coup de sabre au bois massif des portes des paquets de linges sanglants d'où s'échappaient des râles. Par les barreaux des fenêtres des faces convulsées regardaient, suant d'épouvante; et dans l'intérieur, à travers les murs épais on entendait le hurlement aigu des femmes répondre à chaque coup de crosse donné dans les panneaux.

Il y eut des scènes horribles et des épisodes sublimes. Un pan de mur s'écroula, écrasant un morceau de compagnie. Une explosion retentit terrible, faisant trembler le sol : c'était la poudrière qui sautait, lançant dans un nuage épais, pêle-mêle avec des pierres des débris humains pantelants : le colonel Lamoricière faillit y perdre la vie et fut brûlé horriblement. — Un trait de romain : le duc de Nemours, entouré de son état-major, attendait au Coudiat, des nouvelles. Un officier arrive, calme, un peu pâle : c'est le colonel Combes qui brièvement, fait le récit du combat et décrit le mouvement de nos troupes dans la ville. Il s'arrête, puis avec un tremblement dans la voix : « Ceux qui ne sont pas blessés mortelle- » ment, ajoute-t-il, jouiront de cette belle victoire. » Il chancelle. On se précipite, on le soutient, on l'examine : d'un trou qu'il avait à la poitrine, coulait un mince filet de sang. Il rapportait cette balle de la brèche et n'avait pas voulu tomber avant d'avoir rempli sa mission. Il vécut quelques heures encore.



Constantine était domptée. Une lettre des autorités de la ville apportait bientôt au général Rullières, nommé commandant supérieur de la place, l'entière soumission des habitants. La Kasba fut aussitôt occupée. En se penchant sur le vide, au dessus des parapets, on voyait des grappes humaines qui pendaient sur le gouffre : c'étaient des vieillards, des femmes, des enfants, affolés, pris de cette terreur panique qui déraisonne. Ils avaient voulu fuir par les rochers en s'accrochant à de longues cordes. Mais les cordes étaient trop courtes et les balançaient très haut, ou bien elles cassaient une à une sous les poids trop lourds et les corps allaient s'écraser tout en bas sur les pierres.

*
* *

Qu'elle ait augmenté ou diminué depuis la conquête, la population de Constantine s'est toujours trouvée à l'étroit. Ce qu'on s'est entassé de tous temps sur le dos de cette pierre! Tanneurs et selliers, tisseurs et forgerons, sans compter le juif qui brocante, tout ce qui travaillait les cuirs, les métaux et les soies, comme tout ce qui naquit pour guetter au fond d'une échoppe, ainsi que l'araignée au fond de sa toile, le passant naïf dont la poche est gonflée de « douros » — venaient se fixer à Constantine. Aujourd'hui encore, malgré la concurrence des européens, c'est par milliers qu'artisans et boutiquiers indigènes vivent des industries locales et inondent de ces produits primitifs les tribus de l'intérieur. Ils amassent de jolis pécules à cacher les femmes sous le fin tissu des « haïcks », à draper les hommes dans les pans des épais « burnous », à les chausser de savates plates



ou de bottes molles en cuir rougi, à harnacher leurs chevaux, à bâter leurs mules, à étendre sous la tente des caïds les tapis moelleux où le pied s'enfonce. C'est par millions que se compte le chiffre de leurs affaires. Et la rumeur mélangée de toutes ces activités semble le bourdonnement d'une grosse ruche sur le haut du roc.



Dans les 45,000 habitants que renferme aujourd'hui Constantine, les européens figurent pour plus de la moitié. La ville est à eux en très grande partie, tout l'énorme morceau que limite au Sud la rue Nationale, démarcation nettement tracée entre les quartiers civilisés, où règne la monotonie, et les quartiers musulmans où la saleté même est pittoresque. Le flot humain suit cette artère, de la « Brèche » du Coudiat au pont « El Kantara » ; sur une étroite chaussée il coule entre les façades des maisons, comme l'eau du Rhummel entre les parois de ses gorges. De part et d'autre, chez les chrétiens comme chez les disciples du prophète, c'est le va-et-vient d'une fourmilière en pente où chacun monte ou bien descend. On n'y remarque que deux allures : le pas pressé qui se retient, le pas pesant qui grimpe.

Les quartiers européens n'ont d'ailleurs aucun caractère d'originalité, sinon ce mouvement incliné de toutes choses et, à l'extrémité des rues, aux quatre points cardinaux, des entailles sur la verdure, des échappées vaporeuses, ou la profondeur d'un horizon plongeant. L'espace y manque partout, les places sont étriquées ; le resserrement forcé des êtres et des objets crée dans les maisons la superposition exagérée des étages, la vie se développant en hauteur faute des autres dimensions.

Tout en haut, dans l'angle Nord, dominant le Rhummel et ses cascades, la Kasba étale ses nombreux bâtiments. Elle s'allonge et, sans gêne, prend de la place en quantité. Jamais la lui aurait-on marchandée ? N'a-t-elle pas toujours été l'âme même de la ville, abritant dans d'épaisses bâtisses les soldats pour sa défense, et dans des citernes aux voûtes énormes l'eau qui la désaltérait ? Sur les ruines de la domination turque s'élèvent actuellement trois casernes, la manutention et l'arsenal où les canons datant du siège, de leur gueule de cuivre verdâtre, baillent à terre lamentablement.

Un monument d'une simplicité toute militaire abrite, sur l'esplanade, tout près du parapet, les restes des braves tombés dans nos rangs pour la conquête de la cité. Dans cette Kasba, qu'ils regardaient d'en bas avec un œil d'envie, au milieu du tourbillon de l'assaut, ils dorment maintenant du sommeil sans trouble que la victoire elle-même ne peut donner.

Le croirait-on ? C'est par le côté du précipice, auquel sont adossées les casernes, que les soldats déjouent le plus souvent la vigilance des postes et la surveillance des rondes. Le soir, quand ils veulent découcher, « partir en bombe », comme on dit au régiment, ils tentent alors l'escapade dangereuse. Passant par dessus la muraille, derrière laquelle un étroit sentier longe la crête de la pente, ils se rendent en ville en contournant le quartier. Puis ils rentrent plus ou moins ivres, par la même voie. Le dieu des ivrognes leur vient le plus souvent en aide et les garde des faux pas. Mais il en est parfois aussi, qui trop pris de vin, trop enfiévrés d'absinthe, sentent le pied buter tout à coup et le terrain manquer brusquement sous leurs pas : c'est le précipice qui absorbe sa proie.... Un juron vite étouffé, puis une pensée pour sa mère, puis le malheureux s'abandonne les yeux fermés ; et la glissade de mort commence. D'abord cela roule lentement, ne perdant pas un des frottements de la roche, laissant aux ronces les boutons de cuivre de la veste ou le gland de la « chechia », éclaboussant chaque aspérité de goutelettes tièdes. Le mouvement s'accélère et la masse franchit les obstacles en rebondissant. Un dernier saut, par dessus la dernière roche, et le corps, tournoyant sur lui-même, les bras allongés, s'aplatit sur un escarpement. Le visage baise la terre dans une pose d'indicible douleur ; une jambe pend dans le vide, nonchalante, et les oiseaux de nuit en passant la frôlent de l'aile. Là haut sonne l'extinction des feux ; et le clairon traîne ses notes hautes, au clair de lune, lugubrement.

. . . .

. . . .

Parmi tous les monuments que renferme encore la ville européenne, l'ancien palais du bey Ahmed, mérite une mention spéciale.

Au fond d'une place d'assez fade figure, ni spacieuse, ni bien ombragée sous ses rangées d'acacias, et que flanque à droite la cathédrale, se dresse une façade jaunâtre, percée de quelques rares fenêtres, de portes basses, et triste comme un



mur de couvent. Qui dirait que derrière cette paroi l'œil ébloui découvre des merveilles, un rêve des Mille et une Nuits ? Toujours ainsi l'Orient cache sa vie intime et déroute savamment les curiosités du dehors.

Ce palais, de date relativement récente, n'a pas encore de légende, mais bien une histoire et digne d'un roman. El Hadj Ahmed, le dernier et le plus forban des beys de Constantine, accomplissant son pèlerinage à la Mecque, avait admiré l'ampleur et le luxe des palais orientaux. De retour à Constantine il songea bientôt à échanger sa modeste habitation « Dar-oun-en-Noun » qu'il devait laisser à sa vieille mère, contre une demeure somptueuse qui répondit à son orgueil. Il fallait



du terrain ? Il déposséda ses voisins sans scrupules. Il fallait des matériaux ? Le gênois Schiaffino lui en fit parvenir des cargaisons d'Italie. Les marbres, les faïences et les bois durs, débarqués à Bône, puis chargés à dos de chameaux et à dos de mulets, étaient péniblement escortés par les indigènes à travers un pays, souvent montueux, et sans chemins. Les cavaliers du bey, espacés dans la direction des convois, employaient des arguments frappants pour faire franchir les obstacles.

La construction commença bientôt, sans plan d'ensemble, sans idée nette, toujours augmentée, modifiée, enrichie au gré des caprices du maître. Deux maçons, l'un de Constantine, l'autre kabyle, formés tous deux à Alexandrie et à Tunis, dirigeaient les ouvriers, tous indigènes, recrutés sur place ou dans les environs par le « Kaïd-ed-Dar », le majordome du bey.

D'abord, tout autour d'un bouquet d'orangers toujours verts, dans la fraîcheur des eaux de fontaines, s'éleva, comme une dentelle légère, un péristyle où s'enroulaient, dans les colonnades, les vignes vierges et les volubilis. Au centre du jardin, sous un petit kiosque de bois enfoui dans le jasmin et les roses, le bey, le soir, s'asseyait pour fumer. Alors défilaient devant lui, parées comme des châsses, les plus belles d'entre toutes les femmes du harem. Elles passaient une à une, effarées, sans tourner les yeux, les bras en croix sur la poitrine ; et la terreur qu'inspirait le tyran était telle, qu'on voyait trembler leurs longs cils noirs au bout de leurs paupières et, sous le poids des colliers, les seins se soulever comme du satin blanc sous les sequins d'or et sous les perles. Malheur à celle qui trahissait la moindre hardiesse ! Toute nouvelle au sérail, l'une d'elle, pendant le défilé, voulut cueillir en passant une orange : bientôt, accroupie dans son sang, elle gémissait au même endroit, la main clouée au pied de l'arbre.

Momentanément interrompue par l'intervention du pacha d'Alger, que les plaintes de Constantine contre son bey avaient ému, la construction reprit de plus belle en 1830, après notre débarquement. El Hadj Ahmed était dès lors maître absolu de Constantine. Rien ne devait plus l'arrêter. L'espace manquait : on jeta bas les maisons par douzaines, faisant place nette sur une superficie de 5,600 mètres carrés. Les matériaux expédiés à deux reprises d'Italie étaient insuffisants : le bey pénétra dans les plus riches demeures, arrachant à sa guise les carreaux vernissés et les boiseries, enlevant les portes, déracinant les colonnes, chargeant ses ouvriers des glaces et des panneaux sculptés. A ceux qui subissaient cette spoliation sans prendre un air de joie, il faisait donner la bastonnade. Il envoyait en exil les influents qui murmuraient. Quant aux plus récalcitrants, ils allaient bientôt du haut de la Kasba porter leurs protestations dans les cascades du Rhummel.

Et les galeries du palais s'allongeaient en des perspectives lointaines ; les murailles se chargeaient de faïences, mélangées en des mosaïques capricieuses aux dessins étincelants ; les marbres polis dallaient les couloirs où l'air frais circulait sous les arcades à fresques. Dans l'encadrement des ogives, contre les parois intérieures des cours, au dessus des fenêtres et des corniches, c'étaient des peintures fantastiques, dans l'esprit du Koran, sans rien qui eut la vie : des forteresses dressant, menaçantes, plusieurs étages de canons, des tours pavoisées de drapeaux flottants, et des tartanes aux mâtures enchevêtrées, voguant de travers sur la pointe des lames et laissant pendre des ancres et des cordages qu'on



distinguait trop bien dans une eau trop transparente; des paysages enchantés, des arbres chargés de fruits étranges; et des cités imaginaires couchées au bord de l'eau. Quel peintre naïf reproduisit ces images? On parle d'un indigène d'Alger, formé à son art en Égypte, et qui aurait voulu reproduire ainsi, en souvenir de son pèlerinage à la Mecque, tous les sites qu'il avait visités. On raconte encore l'anecdocte suivante : le majordome cherchant un peintre décorateur pensa tout à coup qu'un chrétien, depuis longtemps dans les prisons du bey, ferait sans doute son affaire. Il le fit aussitôt amener au palais. Là, lui mettant à la main des pinceaux, poussant devant lui des pots de couleur et le campant devant les murailles nues : « Maintenant, lui dit-il, fais-moi des tableaux là dessus. » Vainement le malheureux se récrie, jurant ses grands dieux qu'il est cordonnier de son état. Le majordome ne veut rien entendre : « Tu sais peindre! Le prix de » ton travail sera la liberté; la punition de ton mauvais vouloir vingt-cinq coups » de fouet par chaque jour d'inaction. Allons, travaille! »

Longtemps le condamné ahuri se tordit les mains de désespoir, pleurant dans ses pots et mouillant ses pinceaux de ses larmes. Le troisième jour, las de la bastonnade quotidienne, il se souvint subitement des bonshommes, qu'étant enfant, il crayonnait sur les murailles; et il se mit aussitôt à aligner des barbouillages fiévreusement. Puis il attendit, avec une anxiété difficile à peindre celle-là, la visite quotidienne. Quand le majordome parut, il faillit, d'étonnement, tomber à la renverse, et tout le palais accourut à ses cris d'admiration. « Je savais bien, » disait-il triomphant, que tu mentais, chien de chrétien, et que tous les Français » savent peindre. » Le cordonnier, son œuvre terminée, revint en France chargé de présents. On ne dit point si l'un de ses fils remporta plus tard le prix de Rome.

Au centre du vaste édifice, au milieu d'une longue galerie à triple colonnade, où le soleil se joue dans les arceaux, entre les deux jardins clos, et séparé du plus proche par une balustrade en bois ouvragé, s'élève le kiosque du bey. De là, comme d'un observatoire, El Hadj Ahmed, allongé dans le duvet épais des tapis, surveillait tout dans le palais par douze grandes fenêtres, ouvertes au niveau du sol. Il fouillait, de son regard d'oiseau de proie, les moindres recoins des plus lointains couloirs. Rien ne devait lui échapper dans son harem; la moindre cachoterie était un crime; il défendait même que l'on chuchotât. A portée de sa voix, dans un réduit ouvrant sur un angle obscur de la galerie, un eunuque nègre lui préparait son café. A son appel l'eunuque poussait une petite porte en noyer toute sculptée, toute ciselée comme une pièce d'orfèvrerie, portant sur un des panneaux cette inscription arabe :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Pour le maître de ce palais paix » et félicité; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire » exempte d'avanie, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

L'ennuque pénétrant dans le kiosque, on ôtant ses sandales, venait déposer devant son maître, sur la nacre incrustée de la « meïda », la tasse et la cafetière mignonne. Et le bey, enveloppé dans le tuyau de son narguileh buvait à petits coups la purée noire et parfumée qui entretenait sa cruauté par la danse de ses nerfs.



Ce qu'il était mauvais, ce fauve, dans ces colères ! Trois négrillonnes, fraîchement arrachées à leur désert, se traînaient dans les escaliers, tout ahuries : elles ne parlaient point, ne se pouvant faire entendre, mais se serraient sans cesse les unes contre les autres, en roulant leurs yeux blancs. On les accuse de méditer une évasion. Le bey les fait amener, attacher devant lui sur les dalles, et à coups de sabre il les hache en morceaux.

Un jour quelques femmes du sérail s'amusaient à grand bruit dans une chambre. Le maître entendant les rires et les éclats de voix, s'avance à pas de loup, guettant derrière une porte. C'était bien innocent : on jouait au bey ; et l'une des petites odalisques, une pipe d'El Hadj Ahmed aux lèvres, rendait des sentences gravement ; et l'on appliquait aux coupables d'emprunt des bastonnades pour rire. Tout à coup le faux bey poussait un cri de terreur : le vrai venait de faire son entrée. La malheureuse eut d'abord la bouche cousue pour y avoir porté le bouquin d'ambre du souverain. Puis on l'emporta derrière le Coudiat ; on l'égorgea comme un chevreau sur la terre et on l'ensevelit en piétinant dessus.

Souvent à l'aube, au sommet de la Kasba, du « Rocher du Sac », trois pierres

posées bout à bout au bord de l'abime, deux formes humaines apparaissaient. L'une posait en travers une sorte d'auge en bois aux extrémités ouvertes ; l'autre allongeait dans cette auge un sac qui se contractait avec des râles. L'auge s'inclinait sur le vide et le sac y glissait pesamment. Les deux hommes se penchaient alors au dessus du gouffre. A deux cents mètres au dessous roulait l'écume du torrent. Au bord de l'eau, sur l'arête d'une roche, le sac s'était aplati, et le courant faisait de petits remous irrités autour de cette chose informe. Quelques heures après, par la rampe de la « Porte Neuve », des gardes du sérail descendaient : et de loin les femmes les regardaient en tremblant s'approcher du lit de la rivière, ouvrir le sac, en retirer une masse sanglante, la traîner par ses membres brisés dont ils enlevaient précipitamment quelque bracelet sans valeur oublié par un eunuque.

Le bey farouche avait pourtant ses moments de gaieté. Alors dans les cours du palais il faisait venir des almées : les esclaves servaient le café dans des tasses en filigrane d'or, les odalisques sur le sol se taquinaient comme des chattes ; et les almées se balançaient en des ondulations lascives du ventre. Chacune recevait un présent. Ou bien on s'amusait en rond avec les jouets de la petite Fathma, la fille du bey, et l'on traînait les gens graves, les khalifes et les ministres dans des attelages mignons, les versant avec de grands rires dans les fleurs des parterres. D'autres fois, le bey faisait une revue de santé, tâtant les femmes, voulant voir les dents, et il distribuait dans des mouchoirs brodés des parfums et des remèdes.



Un jour, pour donner à tous le spectacle de son courage, El Hadj Ahmed, après avoir fermé toutes les issues et s'être réfugié avec son harem dans les hauteurs du premier étage, fit lâcher dans les cours deux lions. Les bêtes bondissaient furieuses sur le marbre des galeries, franchissaient les fontaines d'un saut. Quand elles eurent assez rugi le long des arcades, en éventrant d'un coup de griffe tous les dogues du palais, le bey à coup de fusil les fusilla du balcon, riant de la terreur des femmes.

C'était en 1835 qu'on avait solennellement inauguré la résidence. Le harem sûrement cadenassé dans les bâtiments du fond, pendant trois jours et trois nuits, la foule put à l'aise envahir les cours et les jardins. Des tapis moelleux s'étalaient dans les galeries; les eunuques noirs versaient à flot du café, ou passaient des gâteaux et des sorbets sur lesquels se ruait la populace. Dans les bosquets, des musiciens alternaient des airs de cithare avec les airs de flûte en suivant le rythme des tambourins. Par milliers, sous chaque arcade, contre chaque colonne, dans chaque recoin des voûtes, des lanternes en cuivre balançaient leurs verres de couleur, et les reflets très doux se fondaient en des nuances d'opale sur les boiseries zébrées du plafond. Dans l'air parfumé de jasmin montait l'admiration contenue de la foule, avec des silences subits comme un reproche muet. Et tout au fond, derrière le grillage serré des lucarnes, des ombres se penchaient avec des soupirs de regret, pour voir se dérouler la féerie.

Deux ans après, notre drapeau flottait sur ces terrasses, et les portes du sérail s'ouvraient comme devant des gazelles captives. El Hadj Ahmed, le sanguinaire, fuyait devant nos soldats comme un gueux pour ne pas tarder à se livrer lui-même. On le ramenait captif dans son beau palais de jadis, et passant devant son kiosque, sur la porte ciselée du « kaouedji », il pouvait lire encore l'inscription ironique :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Pour le maître de ce palais, paix » et félicité ; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire » exempte d'avanie et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Dire qu'à ce gredin maudit qui méritait pour tombe le ventre d'un vautour, nous avons fait des rentes ! Il est mort en les mangeant, dans sa villa d'Alger, sous ce ciel éternellement bleu, devant cette mer éternellement tiède, et son corps repose à l'ombre d'une mosquée, dans un terrain béni !

*
* *

Au dehors des quartiers bas, livrés encore aux indigènes, tout dans Constantine devient la proie de la civilisation. Ne s'attaque-t-elle pas jusqu'au sol lui-même pour en changer la configuration ? Bientôt déraciné, enlevé à sa base, le Coudiat ira combler les fossés de chaque côté de la brèche, livrant passage, par l'élargisse-



Rue Abdallah-Bey (Constantine)

ment de la chaussée, au trop plein de la population ; et l'on fera un faubourg sur l'emplacement de la montagne. Bientôt aussi, dans le flanc même des gorges, une route longera le lit du Rhummel, au niveau des eaux d'hiver, et l'homme suivra le torrent dans la pénombre fraîche et moussue, comme le dompteur suit pas à pas le fauve qu'il a mâté. Bientôt enfin disparaitront les derniers monuments des races vaincues. Il y avait autrefois 95 mosquées dans la ville. Beaucoup se sont écroulées sous la pioche du démolisseur. Beaucoup aussi ne subsistent que mutilées. Il en est ainsi pour celle de « Souk-el-Rezel », bâtie il y a deux siècles, travestie maintenant en cathédrale : de jolies arabesques fouillées capricieusement sur les murailles et le fin travail de marqueterie du « minbar », la chaire où le curé a remplacé l'iman, c'est tout ce qu'y remarque aujourd'hui le touriste. De même « Djama-el-Kebir », que la rue Nationale a amputé de son minaret : très vieil édifice, sucesseur d'un temple païen, dont il a même utilisé des piliers avec leurs inscriptions en latin. Cinq nefs y sont formées par 47 colonnes, différant toutes entre elles de forme et d'épaisseur ; les plus minces, pour égaler les autres, sont enveloppées de cordes, enroulées sur le fût et crépies à la chaux ; les plus basses s'exhaussent sur des tronçons ou sur des blocs informes. A citer encore l'escalier d'accès, en marbre mi-partie de blanc et de noir de « Djama-Sidi-el-Kettani » ; en entrant, les fidèles, couverts encore de leur souillure, montent la bande noire des marches ; purifiés par les ablutions et la prière, ils redescendent le côté blanc.

Passé la rue Nationale, en descendant, dès l'entrée des quartiers arabes, on flaire son Orient et ses mélanges d'odeurs. Il y a de tout dans ce parfum composite : musc et benjoin qui dans les appartements brûlent en des soucoupes de cuivre, pour purifier les tentures ; essences de fleurs coulant dans les chevelures de femmes ; fumet des gargottes où les quartiers d'agneau mijotent dans des sauces à l'eau de fleur d'oranger ; émanation pénétrante des cuirs que l'on déplie et découpe sur des nattes ; et surtout la buée tiède des débris qui pourissent, et dans le fond des boucheries la vapeur des charniers. Tout se fond en une sensation de rance qui affadit et tourne, une nausée vague qui monte avec une imperceptible griserie. Partout on glisse sur des choses louches, filant, gluantes, sous le pied ; les bourricots qui montent et descendent lentement en secouant les mouches sur leurs oreilles, laissent un peu de leur chargement d'ordure contre chaque mur en s'y frottant ; on dirait qu'ils désespérent de jamais emporter toute cette putréfaction qui fermente.

Et cependant pour ses seuls quartiers indigènes, Constantine mériterait le voyage. Les pentes y sont très raides, entaillées d'escaliers ; et les maisons les recouvrent d'une ombre humide, d'une ombre de moisissure, en s'inclinant pour se toucher. C'est toujours la maison arabe, sans fenêtres, percée dans l'épaisse muraille de trous plaqués de grillages qui se serrent très rouillés contre la pierre :

les portes massives se hérissent de leurs clous à tête de cuivre devant l'audacieux qui vient trop près. Que de mystères dissimulés derrière ces parois muettes !

Souvent d'ailleurs l'austère silence n'est qu'un trompeux aspect ; et les demeures les plus graves renferment les plus rieuses « houris. » Des rues entières, le jour sans mouvement et sans vie, regorgent le soir de ces filles de joie : sur le seuil des corridors bleus, laissant deviner leurs poitrines sous le tissu des « gandouras », elles chantonnent du nez des notes traînantes. A l'intérieur, dans les cours, contre les piliers en plâtre mal équarris, elles s'accroupissent autour des plateaux de cuivre et versent, la cigarette aux lèvres, le café fumant. Puis, se levant, nues jusqu'à la ceinture, elles secouent leurs seins très bruns en des contractions de reins très lentes, et, les bras levés, balancent la tête sous des branches de jasmin. Quand c'est fini, elles s'affaissent sous les coussins, et l'illusion disparaît avec la fin des danses. Alors on remarque qu'elles sont peintes comme celles de chez nous. Elles se sont fait les lèvres rouges avec du carmin, avec la racine du « souak », les dents d'un blanc laiteux, avec le « khol » leus yeux cerclés de noir et leurs mains frottées de « henné » semblent trempées dans le safran. Une odeur de mouton les enveloppe ; et quand elles vous font des propositions brusquement, avec cette crudité des mots imparfaitement compris, on part d'un éclat de rire. Alors elles détachent leurs bijoux pour vous les vendre. Il en est de toutes jeunes pourtant, à peine nubiles, qui font rêver...



Les Juives de Constantine surtout sont célèbres. Là s'est conservé leur type si pur, si gracieux dans l'adolescence. Très blanches avec des traits très purs, sous les cheveux de jais aplatis en bandeau sur le front, des yeux qui flamboient, des épaules et des bras d'un contour moelleux, elles font pourtant présager déjà, par la précoce épaisseur de la taille, et ce balancement sur les hanches en marchant, l'embonpoint difforme qu'elles devront porter un jour. Le Juif veut les femmes grasses. Par groupes on les voit assises en plein air, filant la laine pour les burnous ou tissant les cordes de chameaux.

Quelle animation ! quel vacarme continu dans ces ruelles ! Aux glapissements des vendeurs ambulants, adossés aux coins des voûtes, répondent les hurlements

rauques des « biskris », les porteurs d'eau, aux cruches de cuivre, qui semblent s'égorger en se disputant pour un sou ; le marteau chez le forgeron cadence le ronronnement de l'archet chez le tourneur de corne. On se bouscule, on s'interpelle, on s'aborde en marmottant des souhaits. C'est la vie qui coule à flot du haut en bas, inondant la ville.

A « Bab-el-Djabia » le spectacle change brusquement. De toutes les portes que comprenait l'ancienne enceinte, c'est la seule encore debout. Très basse et masquée, elle s'ouvre sur le Sud, du côté où le Rhummel rencontre la pointe du rocher. Au dehors, sur une esplanade, dominant le creux du torrent, les « Beni Ramassés » ont aligné leurs huttes. C'est infect, ce groupement de la tribu des pouilleux ! Sous des baraques en planches vermoulues, couvertes avec des plaques de bidon en zinc ou des morceaux de toile qui baillent la misère, ils campent dans la crasse et dans la boue jamais séchée, au milieu de détritus à moitié pourris. Ils sont chiffonniers, revendeurs de débris et de loques, alignant le jour, dans le marais croupissant de leur seuil, des morceaux de métal, des bouteilles mal lavées, un tas d'horreurs que l'on achète au kilog. Dans des fritures qui empoisonnent le rance, ils rôtissent des moutons ramassés aux ordures. C'est la gueuserie des races qui crèvent, qui se décomposent, gangrenées, et tombent en lambeaux.

Devant ces êtres dégradés, roulés dans l'immondice, on songe à l'écrasement lent de la civilisation. Eux aussi dominèrent le monde !... Ils parcoururent les continents, laissant derrière eux la traînée lumineuse du progrès. On disait alors : « Les Arabes sont nos maîtres ! Ils sont instruits, laborieux et forts, l'avenir est à eux ! » Aujourd'hui c'est le rebut, la chose usée qui s'émiette.

Et pendant que les « Beni Ramassés », acculés au bord de la falaise, inertes, grignottent leurs immondes fritures, semblant attendre qu'on les jette au torrent, là bas, de l'autre côté, en face de la plaine lumineuse et des horizons bleus, l'image du progrès moderne se montre en plein milieu de la solennelle façade ; et dominant l'immensité, dans l'encadrement de la fenêtre d'honneur, le préfet chamarré d'argent chauffe au soleil son uniforme.

R. Rey.

